

**Zeitschrift:** Stultifera navis : Mitteilungsblatt der Schweizerischen Bibliophilen-Gesellschaft = bulletin de la Société Suisse des Bibliophiles  
**Herausgeber:** Schweizerische Bibliophilen-Gesellschaft  
**Band:** 10 (1953)  
**Heft:** 3-4  
  
**Artikel:** Une lettre inédite de Tœpffer à Xavier de Maistre  
**Autor:** Gautier, Léopold  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-387735>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 26.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

Herausgabe griechischer und lateinischer Klassiker. Jedenfalls war es eine kostspielige Fehlspekulation: im Jahre 1508 klagt er darüber, daß fast die ganze Auflage unverkauft geblieben sei. Späteren Generationen von Sammlern blieb es vorbehalten, das Buch nach Gebühr zu würdigen. Trotzdem wurde es 1545 neu gedruckt, es erschienen ferner drei Ausgaben in französischer Sprache und im Jahre 1592 eine verstümmelte englische Übersetzung unter dem Titel 'Hypnerotomachia or the Strife of Love in a Dream'. Es ist ein seltsames Buch, geschrieben in einer Mischung von Latein und Italienisch. Man kann es mit wenig Worten

charakterisieren als einen Traum, den ein Mönch der Renaissancezeit von der antiken Welt träumt. „Poliphilus, der Held und Liebhaber der Polia, schläft ein, und in seinem Traum und seinen Bemühungen um Polia sieht er viele bemerkenswerte Dinge aus dem Altertum, die er in geeigneten Worten und elegantem Stil beschreibt“, heißt es im Vorwort. Einband: hellgelbes Ziegenleder, auf den Deckeln dreifache Filets mit Rankenornamenten, ornamentales Mittelstück in Golddruck und zwei weitere Ornamente. Nach Hobson wahrscheinlich ein Mailänder Einband um 1510. Im Einband der Zeit ist das Buch von allergrößter Seltenheit.»

### Léopold Gautier / Une lettre inédite de Tœpffer à Xavier de Maistre

Un modeste instituteur genevois et un noble Savoyard furent amis. A cette belle et singulière amitié Auguste Blondel a consacré un excellent chapitre dans son *Rodolphe Tœpffer*, p. 139 – 151.

Les lettres de Xavier de Maistre conservées à la Bibliothèque Publique de Genève sont au nombre de 49; elles ont été publiées naguère (*Lettres inédites à son ami Tœpffer*, éd. Skira, Genève, 1945) par M. Léon-A. Matthey qui, dans sa préface, exprimait l'espoir que les réponses de Tœpffer seraient un jour publiées. Il faut, hélas, abandonner cet espoir, car celles-ci ne se trouvent pas – j'en ai reçu l'assurance – entre les mains de la famille Maistre. Dans les derniers mois de sa vie, Xavier, qui craignait fort les indiscretions, et qui, peu de temps après la mort de son ami, avait catégoriquement déclaré qu'il jugeait inopportune la publication de lettres familières de celui-ci (éd. Matthey, p. 155), a brûlé lui-même à St-Petersbourg lettres et documents personnels; on en a le témoignage exprès dans une lettre adressée par son neveu Friesenhof aux parents de Savoie. L'alternative est donc celle-ci: ou bien les lettres de Tœpffer ont été détruites au printemps 1852, ou bien elles sont restées en possession des héritiers russes; dans ce cas, à moins d'un pur miracle, la précieuse liasse ne nous fera pas la surprise, après un siècle écoulé, de franchir un rideau de fer.

Depuis le temps de ses séjours en Italie, Maistre entretenait une active correspondance avec le Vicomte de Marcellus, ce diplomate français qui a enlevé la Vénus de Milo et l'a apportée en France, et la Vicomtesse. Celle-ci avait rendu visite à Tœpffer, et lui avait remis un ouvrage de son mari, *Souvenirs de l'Orient*, pour qu'il en rende compte dans la *Bibliothèque Universelle*. L'article de Tœpffer avait paru; les Marcellus en avaient conçu de la reconnaissance et s'intéressaient à l'écrivain genevois. Un jour, Xavier, rentré en Russie, glissa dans un pli destiné aux Marcellus, une lettre de Tœpffer, de novembre 1839, qui a

été conservée, et publiée dans les *Oeuvres inédites de Xavier de Maistre*, éd. Réaume, Paris 1877. Tœpffer y parle de son activité littéraire avec une liberté et aussi une abondance qui attestent les rapides progrès de l'amitié qui s'était nouée entre les deux correspondants.

La Bibliothèque Publique de Genève de son côté possède une lettre de Rodolphe à Xavier. Non datée, sans suscription ni signature, elle a passé inaperçue jusqu'ici; c'est une minute, presque sans rature. Il est aisé d'identifier le destinataire, et tout autant d'en fixer la date; Tœpffer répond à la lettre première de l'édition Matthey, celle que Maistre écrivait de Paris, le 28 novembre 1838, pour informer Tœpffer d'une suggestion qu'il avait faite à l'éditeur Charpentier. En voici le texte:

«Monsieur, Depuis qu'il m'est advenu de faire imprimer à Genève des petits livres, sans nom d'auteur (et ceci je m'imagine par amour-propre autant que par modestie), je n'ai pas reçu d'encouragement plus selon mon goût que l'indulgente approbation que vous avez bien voulu me marquer une ou deux fois par l'entremise de Mr Diodati et dont vous me donnez aujourd'hui dans votre lettre un si aimable témoignage. Je m'en trouve, Monsieur, tout pénétré de gratitude et réjoui pour longtemps. Griffonner (sic) sur les Beaux Arts ou créer des fictions toujours amusantes pour l'auteur et chères à leur père, et puis les voir accueillies avec bonté par un esprit aussi distingué que le vôtre, c'est, il faut l'avouer, une charmante série de plaisirs vifs et délicats.

Je vis, Monsieur, dans la société de gens qui vous connaissent personnellement et qui vous aiment, je veux parler de la famille Duval et en particulier de mon beau-frère Mr Fs Duval. Avant cela j'étais un des plus grands admirateurs de vos écrits, et si vous avez rencontré dans tel d'entre les miens quelque peu de bon, vous avez assez compris que je suis un de vos disciples ... Mais voici que vous parlez de parenté littéraire ... je devrais me récrier, et la modestie le conseille. Je n'en fais rien pourtant, trop avisé que je suis pour re-

fuser un titre flatteur que je ne puis accepter que de vous seul. Mettons donc que je sois votre petit cousin à la mode de Bretagne. Et c'est ce petit cousin vivant au village, que vous voulez obligeamment produire à la ville, à Paris. C'est sur ce point, Monsieur, que je vais vous répondre.

Jusqu'ici j'ai toujours imprimé à Genève, ce théâtre me semblait et me semble encore proportionné au tout petit volume de ma voix. J'ai aussi répugné toujours à me commettre, moi débutant, à l'exploitation fanfaronne des libraires : car si c'est là effectivement une nécessité à laquelle on se ploie sans inconvénient lorsque l'on a comme vous une réputation faite, c'est une fanfare bien ambitieuse pour un nom tout à fait obscur comme le mien. Enfin j'ai aussi pour principe que dans notre toute petite patrie, si l'on a quelques petits talents, il faut lui en faire l'hommage, n'éparpiller pas le peu de productions intellectuelles qui naissent sur son sol, et lui donner les prémices de tout ce qu'on peut faire de passable ; je vous parle en toute franchise ; ces motifs vous paraîtront présomptueux je le crains.

Maintenant vous mettez à ma disposition une occasion unique de produire là-bas quelques uns de mes écrits déjà connus ici. Il ne s'offre à mon esprit que deux moyens d'en profiter.

J'ignore où en est votre nouvelle édition ; mais si sous votre patronage, et édités par vous à la queue de votre dernier volume, je voyais figurer ceux de mes petits opuscules que vous ne jugeriez pas trop indignes d'être mis en si excellente compagnie, j'en serais très fier, très heureux. ... A vrai dire je crois cette idée baroque, et je crains qu'elle ne vous soit déplaisante, mais je vous la fais lire parce qu'elle m'est venue, et je serais (sic) point surpris, point désappointé je vous le jure, si vous l'envoyez promener comme une étourdie qu'elle est.

Le second moyen, c'est que le libraire, Mr Charpentier, mais sans engagement de sa part ni de la mienne, à ses risques et périls, et pour autant que cela lui semblera bon (sans que je puisse être responsable des fanfares d'exploitation), en un mot aussi librement qu'il le peut dès aujourd'hui, imprime ceux de mes écrits qu'il jugera à propos. Je lui en fournirai à cet effet des exemplaires, quelques uns ne se trouvant pas chez les libraires.

Voilà Monsieur mes deux moyens. L'un m'honorerait infiniment, au besoin je le solliciterais avec chaleur : donner ainsi le bras à son illustre cousin, en plein Paris, c'est une gloire, une vanité, si on veut, mais pas mal placée ce me semble. L'autre n'est que la permission à Mr Charpentier de faire ce qu'il lui est déjà permis de faire sans ma permission, à charge seulement pour lui (contre mes exemplaires) de me faire présent d'un des siens s'il édite quelque chose.

Je suis confus un peu de répondre ainsi à vos offres de vous charger de la négociation. J'ai l'air froid, quand je suis tout réchauffé de gratitude et tout entraîné de vous aimer comme un ami. Je vous ai vu une fois, un bien petit moment. Vous causiez avec mon beau-frère... Que je le trouvais heureux, et combien souvent depuis j'ai regretté que Naples

fût votre séjour plutôt que notre cité... Vous aimez, vous cultivez les beaux arts, je sais de quelle manière par un tableau que possède mon beau-frère, par un autre que possède Mr Diodati. Moi, je les chéris, je me mêle quelque fois d'en écrire, que je regrette que ce ne soit pas après m'être éclairé et charmé dans votre entretien.»

Charmante, pleine de délicatesse, cette lettre, et belle aussi. Dès sa jeunesse, Tœpffer a admiré et aimé l'auteur du *Voyage autour de ma chambre*. Deux fois déjà, au cours de ses voyages au-delà des Alpes, il n'a pas manqué, passant à Aoste, de faire le pèlerinage de la tour du Lépreux et de dessiner celle-ci. Maintenant il saisit avec joie l'occasion qui lui est offerte de témoigner de son admiration ; il dit ingénument combien il est heureux de la lettre qu'il vient de recevoir, d'une part parce qu'il lui est doux de savoir ses œuvres goûtées par celui qu'il a regardé dès longtemps comme un maître, d'autre part parce que la perspective d'une édition parisienne est une consécration de son talent dont il est fier sans l'avoir ambitionnée.

Son patriotisme se manifeste dans le passage où il explique les raisons qui lui ont fait publier ses œuvres à Genève. L'édition dont il s'agit serait une réimpression ; en l'autorisant, il ne ferait pas entorse à la règle qu'il a suivie jusqu'ici. Il remarque d'ailleurs que son autorisation expresse n'est pas nécessaire ; la législation d'alors en effet ne protégeait pas en France les droits d'un auteur étranger. Dans d'autres textes de Tœpffer et de Maistre une telle édition est nommée contre-façon, terme qui n'a d'ailleurs rien de péjoratif, puisque la chose est légale.

Le dernier alinéa est particulièrement digne de remarque. Blondel a dit – on l'a répété après lui – que Maistre et Tœpffer ne s'étaient jamais vus. Il faut rectifier, et dire : Xavier n'a jamais vu Rodolphe, mais Rodolphe a vu Xavier. Maistre, dans une lettre d'octobre 1844, fait mention d'une visite à Genève en 1826 ; ce fut – je crois pouvoir l'affirmer – la seule et unique. Tœpffer donc, comme un timide adolescent en dépit de ses 27 ans, a dévoré alors du regard dans un salon genevois celui qui était à ses yeux un grand homme et son modèle, mais il n'a pas osé demander à son beau-frère de le présenter.

Nous apprenons d'autre part qu'il connaît et apprécie deux peintures de Xavier de Maistre. Le tableau que possédait alors Edouard Diodati a été légué au Musée d'art et d'histoire en 1914 (1914 – 124). L'autre se trouve chez un descendant de la famille Duval ; Xavier lui-même en avait fait cadeau à Pétersbourg en 1807 à François Duval ; peint en Russie sans doute, il avait pourtant un sujet italien : une ruine dans un vallon boisé que dominent des montagnes. Ce sont des toiles de petites dimensions, d'une facture fine, minutieuse même, d'un coloris vif, d'un dessin très sûr.

Les deux amis qui se sont si longtemps entretenus de littérature et de beaux-arts ont parmi d'autres ressemblances celle-ci : ils sont l'un et l'autre à la fois écrivain et peintre.